

RESPECT AUX DAMES, S. V. P.



I

Barbouilleau.—Je vais faire une bonne plaisanterie à cette bonne femme, avec cette jolie souris...



II

... Là... doucement... de façon à ce qu'elle arrive juste sur elle...

VERBES D'AMOUR

Pour "ELLE."

Angé tu ne sais pas les rêves de mon cœur,
Et tous les désirs fous qui naissent en mon âme,
Et tu ne connais pas tout le charme vainqueur
Qui brille dans tes yeux, ô toi sirène et femme.

Je suis l'esclave fou, donnant sa liberté,
Et voulant à tes pieds l'éternel esclavage ;
Je ne veux pas partir, je ne veux pas quitter,
Car dans tes yeux profonde se perd tout mon courage.

Si j'étais troubadour je chercherais des chants,
Des chants dignes de toi ; même si de mon âme
Chaque note coulait en un fleuve de sang,
Pour célébrer sans fin ta beauté que j'acclame.

Hélas ! il est trop loin le temps des chevaliers,
L'estoc ne brille plus pour les yeux de la femme,
Sans cela je serais toujours le tout premier
Pour lutter sous tes yeux, mon aimée et ma dame.

Tout cela c'est fini, je n'ai rien que mon cœur,
Il est à toi, chérie et malgré que tout passe,

19 avril 1899.

Ne crains pas, garde-le dans un étui vainqueur,
Pour toujours en tes mains ce pauvre cœur se place.

Reste la seule muse inspirant mes accents,
Donnant un fier envol aux ailes de mes rêves,
Donnant à mon esprit les éclairs flamboyants
Qui font les jours trop courts et les heures trop brèves.

Sois le phare éclatant, l'étoile dans la nuit,
Sois le but caressé, la seule tentatrice,
Le regain de jeunesse en ce monde d'ennui,
Le rayon de l'espoir, la voix consolatrice !

O toi mon seul désir, mon unique idéal,
Reste le rêve d'or où flotte ma pensée,
Reste la chose bonne en ce siècle de mal,
Reste la goutte d'eau d'un matin de rosée.

Reste la fleur très pure, où jamais papillon
Ne pourra se poser. Reste ange quoique femme,
Reste nage clair au sein de l'aiglon,
Mais garde moi toujours le meilleur de ton âme.

B. DE FLANDRE.

La Faim, le Labeur et l'Oisiveté

LÉGENDE ARABE

La Faim, après avoir mal dormi, s'était éveillée de fort mauvaise humeur. L'esprit déjà en train de combiner une malfaisante action, elle se lève, puis elle va faire ses ablutions près d'une fontaine. Ensuite elle prie Mohammed, le prophète d'Allah.

Sa prière faite, la Faim marche le long d'un petit sentier, bordé de paquerettes qui poussent au milieu d'une herbe tendre. Mais elle ne prête aucune attention à la poésie du chemin : le vert ne l'impressionne pas et les petites fleurs n'attirent nullement son regard.

Au contraire, ses deux yeux à l'expression d'acier se fixent au loin, sur deux Arabes, dont l'un, le Labeur, conduit un âne chargé d'un tellis plein d'orge. Cet Arabe va au marché vendre son grain. L'autre Musulman est couché près du chemin. C'est l'Oisiveté. Il regarde le Labeur, désirant aussi se rendre au marché ; mais il craint que la fatigue ne le tue et il se repose.

— Bonne affaire ! se dit la Faim, les ayant jugés tous deux. Allons d'abord au fainéant ; c'est plus facile...

Alors elle s'avance lentement ; elle fait le tour de l'Oisiveté, puis elle s'approche encore. L'Oisiveté s'est endormie. Lestement la Faim lui ôte son burnous, une chemise et du pain ; puis elle s'éloigne sans bruit pour se lancer ensuite à la poursuite du Labeur.

Mais celui-ci ne dort pas. Il est très pressé, au contraire, et il donne de grands coups de bâton à l'âne pour le faire aller plus vite. En même temps il célèbre les charmes de Fatma, son amour, sa fille incomparable pour la beauté, l'esprit, le cœur, la naissance... Il n'interrompt sa chanson que pour manger quelques fèves rôties, dont il a une provision dans un sac.

— C'est curieux, se dit la Faim, je redoute de combattre un travailleur. Pourtant celui-ci n'a pas l'air bien terrible : il chante les femmes et il mange des fèves ! Ah ! s'il était comme l'Oisiveté ; s'il ne remuait pas tant le bras et son bâton !

Cependant la Faim s'avance pour séparer l'âne de son maître, pensant que l'Arabe, distrait, ne verra rien et continuera son chemin, mangeant des fèves et chantant Fatma, pendant que la voleuse conduira la bête hors de la route. Déjà elle est entre le Labeur et l'animal, et l'homme ne voit rien. La distraction de l'Arabe est évidente : il chante très fort, il a des fèves. Mais il est tout de même pressé ; le bourricot ne marche pas à son gré. Vivement il soulève sa trique, qui tournoie par dessus sa tête, et : pan !! voulant frapper l'âne il tue la Faim !

Et c'est ainsi, disent les Arabes, que le Labeur, vivant pour le travail, son ventre et sa belle, peut éviter le malheur ; tandis que l'Oisiveté, passant une vie sans peine, l'achève dans le malheur.

MAURICE GUILLOIN

SON OPINION

L'instituteur.— Dans quelle partie de la bible est-il dit que chaque homme ne doit avoir qu'une seule femme ?

Le petit Gaston.— Je pense que c'est quand il est dit que : "Nul ne peut servir deux maîtres."

SIMPLE QUESTION

Le dudu.— Ainsi tu veux être un homme quand tu seras grand, Tommy ?

Tommy (la terreur des voisins).— Oui, monsieur. Ne désireriez-vous pas être à ma place ?



III

... Ah..... pfffi.....

DE SOURCE SURE

Balandard senior.— Je suis fâché d'apprendre que tu t'es adonné aux cartes et que, la nuit dernière, tu as perdu \$25 au poker !

Balandard junior.— L'idée ! Mais je ne sais pas même jouer une partie.

Balandard senior.— C'est bien ce que m'a dit la personne même qui a gagné ton argent.

LA RAISON

Bou'eau.— Tu ne parais pas être en aussi bons termes avec Georges depuis quelque temps ? Te doit-il donc de l'argent ?

Rouleau.— Non, pas précisément, mais il veut m'en emprunter.

IL L'A INVITÉ LUI MÊME

Mlle Assec (au jeune homme qui venait d'entrer).— Ne vous avais-je pas dit, monsieur, de ne jamais plus vous présenter ici ?

Le jeune homme.— Oui, monsieur, mais j'ai ne viens pas pour la fille de la maison, cette fois. Je suis le collecteur de l'eau.

M. Assec (d'une voix radoucie).— Ah, je comprends. Si vous plaisait de repasser dans huit jours ?

A LUI SEUL

M. Bonhomme (au maladroit qui lui avait marché sur les pieds).— Mon ami, je n'ignore pas que mes pieds sont faits pour marcher dessus, mais ce privilège n'appartient qu'à moi.

UNE PROPOSITION

La veuve Casey.— Ah, Mme Patrick, depuis que mon pauvre mari est mort, il y a un grand vide dans mon cœur.

Mme Patrick.— Mme Casey, auriez-vous objection à le raccommo-der avec une partie du mien ?